

ditionalité ou d'influence réciproque. Le rapport de chaque partie avec le tout est au contraire un rapport de contenance, de subordination et de raison, qui suppose à la fois la distinction et l'union des deux termes. La distinction empêche la confusion; l'union empêche la séparation. Si les parties étaient séparées, étrangères les unes aux autres, au lieu de se combiner et de se pénétrer mutuellement, il n'y aurait plus d'unité; si elles étaient absorbées ou confondues dans le principe, au lieu de se détacher du tout et de s'opposer les unes aux autres, il n'y aurait plus de variété. L'harmonie exige la coexistence et la fusion de la variété et de l'unité. Elle veut que les parties, déjà reconnues dans leur indépendance relative, soient liées entre elles comme dérivant de la même source et concourant à la même fin, à la pleine explication de l'objet; quand le principe et le but sont communs, il faut bien que les parties, comme organes d'un corps vivant, s'engrènent les unes dans les autres et se corroborent les unes les autres, tantôt par leurs analogies, tantôt par leurs contrastes. A ce prix seulement l'ordre règne dans la science. Point de système sans harmonie.

Cette condition du système correspond à la *démonstration*. La démonstration est le lien de la science. Elle repose précisément sur les mêmes rapports que ceux qui existent entre le tout et les parties. Elle a donc pour fonction d'unir toutes les parties de la science à leur principe commun et de montrer ainsi qu'elles doivent être ce qu'elles sont en réalité. C'est par le principe que tout se démontre dans la science, car les parties ont les mêmes propriétés que le tout et ne peuvent se comprendre que par le tout et dans le tout. Pourquoi la somme des trois angles d'un triangle est-elle égale à deux angles droits? Parce que l'espace tout entier autour d'un point comprend quatre angles droits, et que le triangle présente une combinaison de lignes qui enserre la moitié de cet espace, comme il est facile de s'en convaincre en prolongeant les côtés AC et BC au dessus de la base AB: les angles ABC et BAC embrassent tout l'espace qui est au dessus de la base, à l'exception d'une portion équivalente à l'angle ACB. Dans toute démonstration géométrique, c'est

toujours à l'espace, à ses propriétés, à ses dimensions, à ses combinaisons possibles qu'il faut revenir. Mais le principe lui-même ne se démontre pas. Pour chaque science il y a quelque chose d'indémontrable, c'est son propre principe et parfois les axiomes qu'elle doit emprunter à des sciences plus hautes ou plus générales. La géométrie ne démontre pas l'espace, ni la mécanique le mouvement. Ces principes ne se démontrent que dans la philosophie première, et passent ensuite comme lemmes dans les sciences particulières; ils se rattachent à un principe plus élevé, au principe infini et absolu de la métaphysique; mais la métaphysique, non plus que les autres sciences, ne démontre son principe.

Telle est l'idée générale d'un système dans ses rapports avec les lois de la pensée et avec les formes scientifiques de la connaissance.

Chaque science doit former un système de vérités. Cette obligation existe pour les sciences expérimentales aussi bien que pour les sciences rationnelles et mathématiques. Les sciences physiques, chimiques, médicales, constatent des faits, les généralisent par induction ou par analogie et en cherchent les lois; les vérités de cet ordre, grâce aux éléments généraux qu'on y découvre, peuvent se grouper en un tout, comme les vérités de l'ordre logique ou géométrique. Seulement la systématisation s'y fait plus lentement d'une manière analytique, par l'adjonction graduelle des parties que l'observation révèle, au lieu de se développer de prime abord d'une manière synthétique, du tout à la partie. Il est permis de distinguer les systèmes analytiques et synthétiques, selon la marche qu'on adopte pour l'organisation de la science; mais toute science, à quelque source qu'elle puise la vérité et quelque ordre qu'elle suive dans l'exposition, doit se revêtir d'une forme systématique. Une science qui n'est pas systématisée est nécessairement imparfaite dans la forme, et cette imperfection dénote toujours quelque vice ou quelque lacune dans le fond.

Il y a plus. Toutes les sciences réunies forment un seul

tout qui est la science, la science une et entière. La science comme telle est un des buts fondamentaux de l'humanité, qui se distingue essentiellement des autres buts de la vie, tels que l'art, l'industrie, la moralité, le droit, la religion, bien qu'elle puisse s'associer à tous. La science à ce point de vue a aussi son unité : elle est l'ensemble de toutes les connaissances vraies et certaines que l'homme a acquises, quels que soient leur objet et leur origine, et n'est que cela. Dès lors la science doit aussi se formuler en système; en d'autres termes, toutes les sciences particulières doivent être considérées comme les organes d'un seul et même tout ou comme des systèmes partiels qui font partie du système général de nos connaissances.

Un exemple remarquable de cette systématisation complexe nous est offert par notre propre nature. L'homme réalise complètement dans son essence toutes les conditions d'un système ou d'un organisme, l'unité, la variété et l'harmonie : il est un dans sa personnalité individuelle, il est double dans sa constitution spirituelle et physique, il est enfin, comme membre de l'humanité, l'être d'harmonie formé par l'union parfaite d'un esprit et d'un corps. La même organisation se reproduit dans chacune des parties de la nature humaine : l'esprit et le corps sont deux organismes homologues qui manifestent la même nature sous des caractères opposés et correspondants; chacun est un système de forces, un seul tout composé de diverses parties, organes ou facultés, qui sont parfaitement unies entre elles d'après toutes les exigences de l'harmonie. Descendons encore d'un degré : chaque partie du corps ou de l'esprit est de nouveau organisée : chaque organe, comme les nerfs, les muscles ou les os, est un système qui a son unité, sa variété, son harmonie internes, en même temps qu'il se lie aux autres organes et qu'il rentre comme partie dans une unité plus haute; de même chaque faculté de l'âme est un système, comme nous le voyons pour la pensée dans son développement logique. L'homme n'est donc pas un système simple, mais un système de systèmes. Telle doit être la science une et entière qui embrasse en unité toutes les sciences particulières.

La conséquence immédiate de cette organisation de la science, considérée dans son ensemble, c'est l'union de toutes les sciences entre elles. Dans l'idéal de la science tout s'unit et tout reste distinct. Ici comme partout s'applique la formule de l'harmonie : unir sans confondre, distinguer sans séparer. Dans l'état d'isolement et d'incohérence où sont encore la plupart des sciences à notre époque, on peut signaler une foule de contradictions : les sciences empiètent les unes sur les autres et se ravalent les unes les autres. Tantôt les droits de la raison, les vérités morales et rationnelles, sont contestés au nom de l'expérience, tantôt les droits de l'observation sont sacrifiés à la spéculation. C'est que le système de la science n'est pas fait dans son ensemble. Aucune vérité ne peut contredire une autre vérité; aucune science ne peut sortir de ses limites, usurper sur une autre science ni renverser les conclusions qui sont légitimement déduites de ses principes. Accord des sciences rationnelles entre elles, accord des sciences expérimentales entre elles, accord des sciences rationnelles avec les sciences expérimentales, tel est le résultat inévitable de la réduction des sciences à l'unité, sous forme de système.

Comment peut s'accomplir cette œuvre de systématisation? Le problème est facile à comprendre. Chaque science particulière a son principe, et ce principe est l'expression la plus pure de son unité. Or la science des principes en général, la science des principes de toutes les sciences, c'est la *philosophie*. La philosophie n'est qu'une partie de la science, mais cette partie a pour objet l'ensemble des vérités générales et nécessaires qui appartiennent à tous les ordres de choses et dans lesquelles se résume toute la réalité; la philosophie comme science est le système des principes qui dominant tous les genres de phénomènes. C'est donc par la philosophie et dans la philosophie que la science dans son ensemble s'élève à l'unité. La philosophie n'est pas une science d'observation et ne s'occupe pas des faits de la vie; mais elle pose aussi les lois des faits, et fixe les conditions d'une observation légitime. Les sciences expérimentales ne lui sont donc pas étrangères. Si l'esprit d'une science quel-

conque se reflète dans son principe, la philosophie est l'âme de la science entière, car c'est elle qui anime, qui vivifie toutes les ramifications de l'arbre de la science, comme l'histoire déjà le constate. Les principes forment un réseau qui enlace tout ce qui est et qui relie tout à Celui qui est. Le principe d'une science particulière est indémontrable pour cette science, parce qu'il est dans les limites de cette science la vérité première d'où dépendent toutes les autres ; mais il n'est pas indémontrable pour la philosophie, parce que tous les principes particuliers dépendent eux-mêmes du principe infini et absolu. Tout dérive de l'Être, tout est en Dieu, sous Dieu, par Dieu. La philosophie est avant tout la science de Dieu. Si Dieu existe, si Dieu est la raison de tout ce qui est déterminé, comme nous l'avons reconnu dans la théorie générale de la connaissance, l'unité existe en réalité, tout est un, et la science n'a qu'à reproduire cette unité et à la développer dans son contenu pour être le système complet de la connaissance.

Sans la philosophie, les principes des sciences particulières seraient de pures hypothèses, puisqu'aucune science ne peut démontrer son principe. La philosophie, en ramenant ces principes au principe absolu de la science, leur enlève tout caractère hypothétique. Mais il reste toujours un principe qui n'est pas démontré, c'est le principe même de la philosophie. De là la nécessité pour la philosophie de préparer convenablement la connaissance du principe absolu, par une marche ascendante et progressive qui, partant d'une première vérité certaine, remonte de cause en cause jusqu'à l'être infini, objet nécessaire de la pensée, élucide graduellement les éléments rationnels de la connaissance et s'élève enfin à la certitude de l'existence de Dieu. Tel est l'objet de la partie préparatoire de la philosophie, qui débute par l'observation et associe par conséquent les sciences historiques et expérimentales à la construction systématique ou architectonique de la science. Le système de la philosophie se manifeste dès lors comme la nature humaine sous forme d'une dualité fondamentale : il contient deux parties complémentaires ou deux systèmes partiels, qui correspondent

aux deux procédés de la méthode, l'analyse et la synthèse. La partie analytique est le système des vérités intuitives qui ouvrent la connaissance du principe de la science ; la partie synthétique est le système des vérités discursives qui se déduisent du principe par l'effet du raisonnement. On voit comment le système de la philosophie se lie au système de la science entière : il emprunte d'abord à l'observation interne et externe tout ce qui est indispensable pour acquérir une notion exacte du moi et de l'univers ; il déduit ensuite les principes qui servent de fondement aux sciences particulières et abandonne à chacune de ces sciences le soin de développer son principe dans toutes ses conséquences et dans toutes ses applications (1).

Des essais ont été faits à toutes les époques de culture intellectuelle pour constituer le système de la philosophie dans ses rapports avec le système entier de la science. Il semble qu'on ait compris en tout temps que la systématisation est le but suprême de la pensée scientifique. Ce n'est pas tout de posséder quelques vérités sur Dieu, sur le monde, sur l'âme, sur les faits de la vie, il faut les lier entre elles, il faut les réunir en un tout qui ait de l'unité, de la variété et de l'harmonie. Aussi toutes les doctrines philosophiques, à l'exception du scepticisme, se présentent-elles toujours sous une forme systématique plus ou moins régulière et plus ou moins complète. Ce n'est pas là une vaine préoccupation de formes, car la forme recouvre le fond ; un système parfait est l'indice certain d'un parfait accord entre toutes les connaissances acquises sur l'ensemble des choses, et cet accord lui-même est une garantie de vérité et de certitude. Si les systèmes varient, c'est qu'il y a erreur de l'un ou de l'autre côté ou des deux côtés à la fois.

Mais si la systématisation est un besoin de la raison, toutes les doctrines philosophiques ne satisfont pas également aux conditions d'un système. Les systèmes valent ce que vaut la science ; les systèmes se perfectionnent à mesure que les sciences progressent. Ce n'est pas à l'origine qu'il

(1) Krause, *das System der Philosophie*, Einleitung, 1828.

faut s'attendre à trouver un ensemble de connaissances pleinement organisé sur les plus hautes questions qui tourmentent la pensée; le système parfait est un idéal qui commence seulement à poindre de nos jours et dont l'achèvement est réservé à l'avenir. Les systèmes que nous trouvons dans l'histoire de la philosophie oscillent en général entre deux tendances contraires, tantôt vers l'unité, tantôt vers la variété, c'est à dire entre les deux éléments opposés qui se réunissent dans l'harmonie, mais dont la conciliation n'est pas faite. L'un de ces systèmes sacrifie la variété à l'unité, l'autre l'unité à la variété. Le premier est le système de l'unité absolue, connu sous le nom de panthéisme; le second est le système de la variété absolue, qui se réduit à sa plus simple expression dans le dualisme. Ni l'un ni l'autre n'accomplissent la formule de l'harmonie : unir sans confondre, distinguer sans séparer; l'un confond ce qu'il faudrait distinguer, l'autre sépare ce qu'il faudrait unir. Mais chacun a du moins sa part de vérité, puisqu'il affirme exactement un des principes de l'organisation.

Pour le *panthéisme*, tout est un, tout est identique. Rien de mieux. Il faut, en effet, que tout se ramène à l'unité, puisque Dieu ne peut être conçu que comme l'Être un et entier, qui est tout et contient tout dans son essence infinie, et qu'à ce titre il est le principe de la science, au double point de vue du sujet et de l'objet, le principe de la connaissance et le principe de la réalité. Tout est en Dieu, sous Dieu, par Dieu. « Ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia. » S'il y avait quelque chose qui fût hors de Dieu ou qui n'eût pas sa raison en Dieu, c'est le dualisme qui aurait raison. Sans unité, point de principe, point de système, point de science. Mais il ne faut pas s'arrêter à l'unité, il faut la déterminer, sinon tout se confond. Le panthéisme est une doctrine incomplète qui ne va pas au delà d'une première affirmation de Dieu et qui, faute d'analyse, manque de caractère organique. L'unité enveloppe la variété, et l'identité suppose la différence. Dieu et le monde ne sont pas des termes équivalents, qui permettent de dire indifféremment : Dieu est le monde, le monde est Dieu. Le monde n'est pas adéquat à

Dieu, inhérent à son essence une et entière, mais contenu dans son essence, comme l'effet dans sa cause, ou la conséquence dans son principe. Dieu est donc aussi distinct du monde et au dessus du monde comme Être suprême. Le panthéisme ne sait rien de ces rapports; il dit simplement : Dieu est le monde, au lieu de dire : Dieu considéré dans son contenu est aussi le monde, ce qui concilie deux vérités capitales, savoir que Dieu est tout et qu'il est la raison de tout ce qui est déterminé; il dit simplement : le monde est Dieu, au lieu de dire que le monde est en Dieu, sous Dieu, par Dieu, ce qui affirme à la fois la distinction et l'union des deux termes.

En effaçant toute distinction entre Dieu et le monde, le panthéisme méconnaît d'un côté la doctrine de Dieu comme Être suprême, et de l'autre, la doctrine du monde comme ensemble d'êtres déterminés ayant une existence propre et une activité propre. En niant la transcendance de Dieu par rapport au monde, il nie du même coup la personnalité divine et toutes les qualités morales qui font de Dieu, comme sagesse, comme justice, comme amour, comme providence, le suprême idéal de la raison, le but de la vie morale et religieuse. Dieu se développe comme la plante en vertu de la nécessité de sa nature, sans avoir la conscience ni le sentiment de ses actes. Ce développement de Dieu engendre le monde avec tout ce qu'il renferme d'êtres finis. Tantôt le développement se fait sous forme d'émanation ou de chute, du plus parfait au moins parfait, comme dans les doctrines orientales; tantôt il se produit sous forme de progrès, du moins parfait au plus parfait, comme dans la doctrine de Hegel; mais toujours il est soumis à l'inexorable fatalité. Qui dit panthéisme dit déterminisme. La liberté est un élément de distinction et d'opposition qui jetterait le trouble dans le rayonnement symétrique de la substance. Puisque le monde est identique à Dieu, les êtres finis ne sont que les modes de l'Être infini. Un seul être, une seule cause; point de principe d'individualité dans le monde. La substance est une, mais quelle est-elle? Les avis sont partagés : c'est la matière, pour le panthéisme matérialiste, c'est l'esprit ou

l'idée, pour le panthéisme idéaliste; c'est l'un et l'autre pour le panthéisme qui reconnaît deux points de vue dans la substance et les considère comme identiques. Mais ces divergences n'affectent en rien le caractère général de la doctrine.

Le *dualisme* se montre sous des formes diverses, mais consiste essentiellement à présenter les éléments de la réalité, substances ou forces, comme étant divisés et contraires. Tantôt il ya dans l'univers deux empires et deux chefs absolus, l'empire du bien et l'empire du mal, un principe de lumière et un principe de ténèbres, Dieu et Satan, qui commandent aux esprits purs et aux esprits impurs. Les bons et les méchants se mêlent sur la terre, mais se séparent au delà de la tombe, pour habiter soit le ciel, soit l'enfer, selon la voie qu'ils ont suivie ici-bas. Tout homme est en butte aux sollicitations des génies célestes et des démons infernaux, et lui-même se compose de deux parties qui se combattent sans cesse, l'âme et le corps. La vie est un combat permanent. Même antagonisme dans la société entre le pouvoir sacerdotal et le pouvoir civil. Tantôt l'antithèse existe sous une forme plus savante entre Dieu et le monde, considérés l'un comme un esprit pur et l'autre comme pure matière. Le divin et le mondain sont donc diamétralement opposés entre eux et inconciliables. Le monde provient d'une matière préexistante, coéternelle à Dieu, ou bien le monde a été tiré du néant et doit un jour rentrer dans le néant. En tous cas, l'essence du monde n'est nullement unie à l'essence divine: sans unité point d'union. Le monde se développe à côté ou en dehors de Dieu.

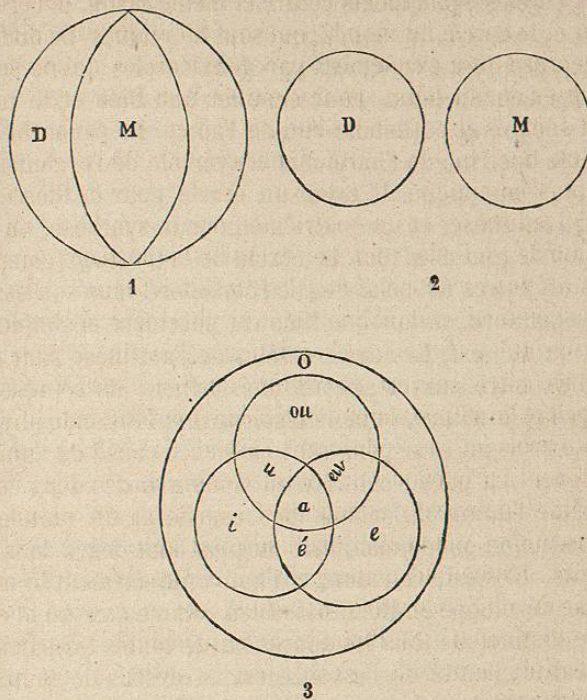
Ni le dualisme, ni le panthéisme ne réalisent les conditions d'un système scientifique, où tout s'enchaîne et apparaisse comme distinct. L'un manque d'enchaînement, l'autre de distinction, tous deux de caractère organique. Le panthéisme ne saisit que la pensée indéterminée du tout, sans pouvoir déduire les parties qui sont contenues dans son essence et qui en forment la plénitude; le dualisme n'aperçoit que des parties, des genres, les deux membres d'une opposition, sans pouvoir les réunir en un tout. Que reste-il

done à faire? Il faut emprunter au panthéisme et au dualisme les éléments qui font leur force, l'unité et la variété, le tout et les parties, et les compléter l'un par l'autre, en déterminant les rapports qui existent entre les parties et le tout. Le tout comme tel, voilà l'unité; les parties comme telles, voilà la variété; mais ce n'est pas tout. Dans un tout organique ou vivant, le tout n'est pas la somme des parties, parce que les parties ne sont pas seulement agrégées ou juxtaposées, mais intimement unies entre elles. L'homme n'est pas un esprit, plus un corps, mais l'être d'union d'un esprit et d'un corps; c'est toute la différence entre la mort et la vie. Il faut donc distinguer le tout comme tel des parties comme telles et concevoir toutes les parties ensemble comme étant dans le tout, sous le tout, par le tout, et par conséquent le tout comme étant au dessus des parties.

Le nom qui convient le mieux au système de la philosophie, dans ces conditions, est celui de *panenthéisme*: « omnia non sunt Deus, sed in Deo; παν ἐν Θεῷ. » Le panenthéisme diffère essentiellement du panthéisme, en ce qu'il suppose que le monde n'est pas équivalent à Dieu, mais qu'il est en Dieu, distinct de Dieu, ou que Dieu est au dessus du monde, comme Être suprême. Il diffère essentiellement du dualisme, en ce qu'il suppose qu'il n'y a pas d'antithèse entre Dieu et le monde, car Dieu n'est pas un genre de la réalité, mais que l'antithèse existe en Dieu entre le monde physique et le monde spirituel. Il suppose enfin, contrairement au dualisme et au panthéisme, qu'en vertu de l'unité de l'essence divine, toutes les parties de l'univers sont en relation entre elles et avec Dieu: l'esprit et la nature s'harmonisent dans l'humanité, et chacun de ces genres est intimement uni à l'Être suprême. En un mot, le panenthéisme affirme à la fois la distinction et l'union entre Dieu et le monde, tandis que le panthéisme et le dualisme affirment, l'un la confusion, l'autre la séparation. Il se développe logiquement selon les principes de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, tandis que le panthéisme s'arrête à la thèse et le dualisme à l'antithèse.

Le panthéisme comme système peut se représenter par

deux cercles ayant même centre et même rayon, le cercle de Dieu et le cercle du monde, qui sont identiques. Le dualisme se représentera exactement par deux cercles qui ne se touchent en aucun point, pour signifier que Dieu et le monde sont séparés et en dehors l'un de l'autre. Le panenthéisme, comme doctrine de l'harmonie et symbole de l'organisation, est plus compliqué. Il exige un cercle pour la thèse, deux pour l'antithèse, et un quatrième pour la synthèse, ou pour l'union de tout avec tout. Le cercle de la thèse qui comprend tous les autres est celui de Dieu considéré dans son essence une et entière, en tant que Dieu est purement et simplement tout ce qui est. Les deux cercles de l'antithèse sont coordonnés entre eux et subordonnés à Dieu; ils représentent l'esprit et la nature, le monde spirituel et le monde physique qui se croisent et se pénètrent en Dieu, à cause de l'unité de l'essence. La partie centrale ou commune des deux cercles exprime l'union du monde des esprits et du monde des corps, union qui se manifeste au plus haut degré dans l'humanité. L'esprit, la nature et l'humanité forment le monde qui se développe en Dieu. Mais Dieu comme être un et entier reste distinct de tous les genres ou de toutes les parties de la réalité; l'unité de l'essence est au dessus de toutes ses déterminations intérieures. De là un dernier cercle qui est supérieur aux termes de l'antithèse et qui s'unit à toutes les parties du monde : c'est le cercle de l'Être suprême. Les divisions de ces trois cercles qui se coupent sont au nombre de sept, chiffre harmonique, savoir : la thèse ou l'unité, les deux membres de l'antithèse, la synthèse et les rapports de la thèse avec chacun des autres termes. L'organisation de la lumière se formulerait exactement de la même manière, au moyen de trois cercles rouge, jaune et bleu qui se croisent et qui sont contenus dans le grand cercle de la lumière. Dieu est précisément au monde ce que la lumière est aux couleurs.



1. Panthéisme, système de l'unité absolue ou de la confusion. Équivalence entre Dieu et le monde.

2. Dualisme, système de la variété absolue ou de la séparation. Coordination de Dieu et du monde.

3. Panenthéisme, système de l'harmonie. Union et distinction entre Dieu et le monde.

- o, o, Cercle de Dieu comme Être un et entier.
- u, ou, Cercle de Dieu comme Être suprême.
- i, i, Cercle de l'esprit.
- e, e, Cercle de la nature.
- ā, é, Union de l'esprit et de la nature, humanité.
- ū, ü, Union de Dieu avec l'esprit.
- ō, eu, Union de Dieu avec la nature.
- a, a, Union de Dieu avec l'humanité.